



Maurice Bouviolle : « Place de Ghardaïa.

Maurice Bouviolle (1893-1971)

André APPEL

En 1910 Maurice Bouviolle est à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, dans les ateliers de Ferrié et H. Rousseau. Il n'a pas encore trouvé la forme de sa vocation.

Mais en 1912 il travaille avec Maxime Maufra, artiste peintre graveur, breton de fort tempérament, ami de Gauguin et des Impressionnistes. Il revient d'un voyage en Afrique du Nord, débordant d'enthousiasme, il en parle à Bouviolle ; le jeune étudiant sent confusément que là est sa voie. Hélas ! la guerre de 1914-1918 entrave son évolution. Il restera six ans sous les drapeaux. Pourtant le temps décante ses conceptions esthétiques.

*
* *

Enfin l'occasion de s'épanouir vient à Maurice Bouviolle, puisqu'en 1917 nous le retrouvons au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens à Blida. Il est maintenant sur la « route Solaire ».

Les paysages des bords de la Méditerranée ne le satisfont pas entièrement, il est en quête d'une plus grande force dans le choix de ses motifs. Comme l'ont fait quelques rares précurseurs, il va chercher dans le sud la pureté des peuples d'Afrique. Alors il reçoit de ces terres ensoleillées, une illumination intérieure qu'il idéalise. Le M'Zab sera le territoire de sa magie. Dans ce pays où tout est nouveau pour lui, où même le langage est un obstacle, Maurice Bouviolle voit se transformer le graphisme de ses dessins, la plastique de ses peintures, en une esthétique sensible, puissante et personnelle. C'est par une « Place de Ghardaïa » qu'il fait son entrée au Salon des artistes français en 1922.

Aujourd'hui les artistes uniquement bohèmes sont rares. Bouviolle avait pourtant choisi cette voie légendaire. Elle lui donnait la liberté d'un prince. Cette bohème enviée, admirée, quelquefois apitoyante selon les uns ou les autres, les collectionneurs, les quelques mécènes ne s'y trompaient pas ! Elle était le signe remarquable de son talent, celui qui le fait pensionnaire en 1921 de la Villa Abdeltif, celui qui le distingue en 1931 pour le Grand Prix artistique de l'Algérie, celui qui le désigne pour le diorama des sept villes du M'Zab aux expositions coloniales de 1931 et 1937.

Le Gouvernement général de l'Algérie lui commande les décorations des lycées d'Alger et d'Oran. Les musées d'Afrique du Nord et de la métropole, ont ses toiles dans leurs collections. Alger en possède près d'une trentaine.

Bouviolle a écrit dans *Un peuple de marchands et de travailleurs*, paru dans *l'Illustration* en 1923 : « J'aime à me trouver au milieu de cette foule remuante et affairée, où il faut bousculer et jouer des coudes pour avancer lentement. » On retrouve dans tous ses tableaux, la recherche de la vie, le contact humain, cette trace des gens qu'il saisit par une facture spontanée et qui confère beaucoup d'authenticité à ses sujets, surpris dans leur instant.

Mais s'il nous communique sa vision pittoresque des « puritains du désert » il n'en exprime pas moins avec bonheur autre chose : la lumière.

Tout en taisant les détails des misères qui l'ont éprouvé ; il nous faut mentionner qu'en 1961, il est frappé d'hémiplégie. Alors avec patience et un courage inébranlable, il s'oblige à des exercices de dessin et d'écriture, qui témoignent de son optimisme foncier : passion pour la peinture et la vie. Ses intimes ont pu admirer cet exemple et cette force.

Ces deux caractères mentionnés plus haut : sociabilité et recherche de la lumière, nous les retrouvons dans la description de quelques œuvres :

Foule et lumière : deux marchés :

« Place de Ghardaïa » : il est tôt le matin, le ciel n'est pas encore bleu, il est clair et froid, les ombres sont très allongées, le sol rose éclatant de lumière, isole un groupe frileusement serré d'hommes et de bêtes. Cette masse, confuse et sombre de tons froids mélangés à des tons chauds trouve un écho avec les contre-jours gris-bleu et terre des maisons et des collines alentour.

Même « Place » vers 11 heures. La chaleur a éparpillé le groupe compact. Le sol est peint en traînées crèmes. En haut de la toile, la ville, brune, ocre, sombre, se détache durement sur un ciel uniforme, métallique. Elle repousse en avant les maisons blanches à arcades, derrière lesquelles palpite, dans l'ombre fraîche, la vie mystérieuse de ce peuple religieux.

Femmes :

« Le Phono jaune ». Des Ouled-Nails nous accueillent avec leur faste désuet, criard, jeu de rose, brun, vert et blanc coloré, où éclate, dissonant, l'appareil de musique, qui tourne une chanson nasillarde.

Ces « dames » sont habillées comme des poupées venues des empires lointains, au pas lent des caravanes. La plus belle repose blanche sur le lit à baldaquin, dans les senteurs de la nuit mêlées aux parfums lourds, erotiques. La plus jeune en rose, allongée sur le tapis, est l'objet des soins attentifs de la « vieille ».

« La Robe bleue ». En avons-nous vu de ces « *Fatmas* » accroupies, lasses des corvées, c'est là par tant de naturel qu'elles rejoignent la beauté antique. Tons pastels reposants, vert glauque et bleu pervenche, très doux, contrastent avec l'expression du regard fixe et farouche, avec cette peau brune, tant de fois mordue par le soleil.

Racines :

L'Orientaliste Bouviolle, chaque été prouvait l'attachement à ses racines françaises, en rapportant de la métropole une moisson de souvenirs fugitifs, comme besoin de verdure après les ocres des sables. ses toiles estivales restent lumineuses, exemples : « Vic-sur-Aisne », « Cathédrale de Bayeux », « Sainte-Honorine-des-Perthes ».

Techniques :

Heureusement Maurice Bouviolle ne succombe pas à la tentation d'exalter la couleur ou d'embellir le sujet. Il a retenu la leçon de Fromentin. Ses couleurs dévorées par des



Maurice Bouviolle : « La Robe bleue ».

contrastes éblouissants, d'un bout à l'autre du jour, dans ses paysages, vous communiquent bien cette emprise que le visiteur et encore plus le sédentaire subissent. Toutes ses œuvres du sud sont marquées de l'érosion millénaire provoquée par le soleil, le vent et l'esprit.

Bouviolle et ses contemporains :

Comme ses amis A. Marquet, Dunoyer de Segonzac, Ch. Camoin, Launois, Bouviolle a subi les ascendances en « ismes » de son époque, mais modifiant ces réactions contre l'académisme, l'Afrique lui a donné la solution personnelle et originale.

En faisant une heureuse synthèse des influences de son époque, par une conception plus authentique, il est de ces Orientalistes qui, donnant un sang nouveau à leurs œuvres, ont rendu crédible cette tendance qui s'épuisait dans des œuvres « trop belles pour être vraies ».